

## REFLEXIONS SUR LE TOURNANT DES ANNEES 1630-1650 (\*)

Parler du tournant des années 1630-1650, c'est évidemment sacrifier à la mode; l'historiographie, aussi, obéit à des modes. Un coup d'œil sur nos revues et dans l'épaisseur compacte de nos grandes bibliographies annuelles et cumulatives — Dieu sait si le vent historique souffle à la bibliographie — convainc, sans peine, que le tournant est dans l'air. Savoir ne pas s'irriter, chercher à comprendre. La manière que nous avons d'écrire l'histoire rend compte de notre temps et sur notre temps. Pour bien comprendre le XIX<sup>e</sup> siècle, lisez ses historiens, pas seulement Michelet, Guizot, Thiers et les grands mais beaucoup d'autres, demandez-leur ce qu'ils pensent de la Révolution, de Louis XIV, du Moyen Age ou de l'Antiquité. Il est donc inévitable sinon tentant d'introduire ces modestes réflexions sur les années critiques du XVII<sup>e</sup> siècle par quelques considérations épistémologiques<sup>(1)</sup>. Encombrantes, j'en suis sûr, nécessaires, je le crois.

★ ★

I

J'en viens, tout de suite, à la conclusion de ces remarques préalables. La problématique du tournant, dont on use et nécessairement abuse, tend à s'inscrire en dépassement dialectique de ces deux réalités contradictoires donc complémentaires de l'histoire, la rupture et la continuité. Chercher un ordre rationnel dans l'enchaînement des données et des faits montés du passé, c'est recourir à une problématique alternée de rupture et de continuité.

(\*) M. Pierre CHAUNU a traité cette matière le 20 octobre 1967 à la tribune du Centre de la pédagogie de l'histoire à Bruxelles. Nous remercions M. P. R. GAUSSIN, directeur des *Cahiers d'histoire*, qui nous autorise à publier cette étude qui a paru dans les *Cahiers d'histoire*, numéro 3, 1967.

(1) En tête de son solide rapport au Congrès de Vienne dans *Vingt-cinq ans de recherche historique en France (1940-1965)*, Paris, Comité Français des Sciences historiques et C.N.R.S., 1965 2 vol. gr. 8-LXIV, 518 p., pagination continue, Jean GLENISSON (*ibid.* I. p. IX) note avec humour :

« Les historiens de métier demeurant extrêmement méfiants à l'égard de toute Geschichtsphilosophie » écrivait récemment M. H. I. Marrou. Peut-être eût-il fallu ajouter : « surtout en France ». Ce trait constant depuis le triomphe, aujourd'hui séculaire, de l'érudition, explique sans doute l'indifférence que manifeste l'école française dans sa quasi-totalité pour l'histoire de l'histoire. »

Ce n'est pas sans un sentiment profond de culpabilité que l'on effleure même, au tournant d'une note, les passionnants problèmes de l'histoire de l'histoire. Une culpabilité bien coupable dont on commence à se dépouiller.

(A) — Ce n'est pas si simple. L'historiographie a, naturellement, de la peine à recourir équitablement à ces deux perspectives qui sont, bien réellement, exclusives et contradictoires avant que de se laisser dépasser dans un instrument plus puissant qui les conserve, les fonde et les dépasse. Avant de jouer l'une et l'autre, l'historiographie recourt dans sa construction d'ordre, à l'une ou à l'autre. Il y a, normalement des histoires et des historiographies de la continuité. Rien de plus révélateur que ce choix. Une affaire de tempérament et d'affinité élective, presque de religion. Un choix qui porte, naturellement, témoignage sur le sujet et sur l'objet. L'objet, entendez la période, le groupe, le lieu, la thématique. Le sujet : l'historien, son temps, l'ordre de ses pensées, son école. Le poids de l'objet, disons mieux la relation entre sa nature et le choix d'une perspective de rupture ou de continuité, est trop évidente pour valoir qu'on s'y arrête. Plus instructif le coefficient du sujet, la relation, si l'on veut, entre l'historien, l'ordre de sa pensée, ses préoccupations d'école et ce choix fondamental et révélateur entre une perspective de rupture et une perspective de continuité.

Voyez l'histoire positiviste<sup>(2)</sup>, avant hier, à la charnière du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. Elle a régné<sup>(3)</sup> presque sans partage, de 1890 à 1930 malgré l'effort de la *Revue de Synthèse*, en attendant les coups décisifs que lui portera l'école des *Annales*, avant que Pirenne, Marc Bloch, Lucien Febvre, Fernand Braudel n'offrent à ses positions, à la fois solides, courtes et mystificatrices, une véritable alternative, avec promesse de dépassement<sup>(4)</sup>. L'histoire positiviste, dans la mesure où elle déborde sur une chronique améliorée de l'Etat, privilège, plus ou moins inconsciemment, le changement et la rupture. Elle risque de masquer les grandes lignes de continuité, parce que tout ce qui se situe, dans la continuité, entendez l'essentiel, à nos yeux, les structures mentales et affectives, l'ordre des pensées et des sentiments, des manières d'être, de se connaître et de se mouvoir, l'ordre du quotidien et de la production, en un mot, l'économique, le social, le psychique collectif, le spirituel au niveau non des élites mais des masses... lui échappent. Elle se tient à la surface des choses, mieux à la surface d'un

(2) Le terme a fini par s'imposer contre celui, désormais, dévié de son sens primitif d'histoire historisante, en raison de la coloration péjorative qu'il a prise et de l'abus qui en a été fait. Jean Glénisson derrière Collingwood (Rapport de Vienne... t. I, p. XI), a souligné, récemment, les dangers du terme. L'histoire érudite de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle s'arrête au fait et répugne à la loi. Les historiens de l'école que nous appelons « positiviste » ne sont pas nécessairement, en philosophie, comtistes, il arrive même, bien souvent, qu'il n'aient pas du tout de philosophie. Scientiste conviendrait tout aussi bien que positiviste.

Il est quelque peu déraisonnable de prétendre résumer en dix lignes des milliers de pages de débats passionnés, nous définissons, toutefois, volontiers, l'histoire que nous persévérons à appeler positiviste, comme un instrument poussé à son point objectif de perfection. L'instrument critique de l'établissement du texte et de la confrontation des témoignages sur une ligne qui part de Laurent Valla pour atteindre son point presque culminant avec nos pères en méthode les bénédictins mauristes et l'école érudite allemande au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Un outil mal employé, sans méthode et sans but avoué au service d'un empirisme vulgaire. L'histoire positiviste qui refuse de choisir ne se rend pas compte qu'elle exerce le plus féroce et le plus irrationnel des choix. Elle bâtit, à la place de la chronique du Prince, la chronique de l'Etat, la chronique hagiographique de l'état laïc, libéral, national et bourgeois, de la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle. Seignobos et Langlois consuls en Sorbonne puisqu'en France, du moins, comme aimait à dire Paul Valéry « tout finit en Sorbonne ».

(3) CHAUNU Pierre, *L'histoire géographique*, dans *Revue de l'Enseignement supérieur*, 1967, n° 2.

(4) Une des plus fécondes étant sans conteste, l'histoire géographique de Fernand Braudel.

choix limité de choses. L'histoire positiviste a donc été une histoire presque uniquement attentive au changement, une histoire du petit changement, de la modeste rupture, sur un fond plat auquel manquent les grandes dimensions humaines du temps et de l'espace. Dans cette perspective : voyez ses exercices d'école sur la Révolution française, point d'arrivée de toutes les ruptures supposées et de départ de tous les commencements rêvés.

Il était fatal, dans ces conditions que l'histoire géographique<sup>(5)</sup> — telle que la définit parfaitement Fernand Braudel<sup>(6)</sup> — sacrifiât, délibérément, la rupture à la continuité. Dans la mesure où elle vise à l'essentiel, il lui faut le temps géologique de la lente sédimentation des générations. Au pied des plateaux néolithiques de la Lucanie<sup>(7)</sup> à l'époque de Mussolini, à l'intérieur aussi de la massive Sardaigne<sup>(8)</sup>, de la Kabylie, du Rif, de l'Atlas<sup>(9)</sup> ou des Balkans<sup>(10)</sup>... le Christ, au sens propre, s'est arrêté à Eboli.

En face d'une histoire qui n'a vu que le changement, une nécessaire réaction affirme la continuité. Faut-il dire que nous sommes, aujourd'hui, arrivés à une certaine promotion du tournant en histoire, dans la mesure où il réconcilie les problématiques indissociables et opposés de la rupture et de la continuité. Le tournant, c'est, si l'on veut, le mouvement significatif dans la continuité, l'articulation chronologique si l'on veut d'une histoire centrée sur le rythme, sur la phase, sur la problématique cyclique.

\*  
\*\*

(B) — Tournant des années 1520, tournant des années 1530, tournant du XVI<sup>e</sup>, du XVII<sup>e</sup>, du XX<sup>e</sup>... 1730, ici, 1740, là... ce foisonnement irritant et ces contradictions lassantes expriment la complexité de la matière de l'histoire.

Ces confusions découlent d'une thématique. Tout dépend, bien sûr, de l'ordre des phénomènes saisis. Politique, économique, social... technique, intellectuel, sensibilité : autant d'ordres, autant d'approches possibles. Autant d'histoire qui souvent fractionnent une réalité globale, quand on s'attarde à l'indispensable analyse. Rythme du monde méditerranéen basculé vers le Nord-Ouest en forme d'Europe, rythme

(5) Les mots s'usent vite. On disait plus volontiers, hier, l'histoire structurale par opposition à l'histoire historisante ou événementielle.

(6) *La Méditerranée et le Monde méditerranéen*, Paris, 2<sup>e</sup> éd. 1967, t. I, p. 21. « Tout concourt, dès lors, à travers l'espace et le temps, à faire surgir une histoire au ralenti, révélatrice de valeurs permanentes. La géographie à ce jeu cesse d'être un but en soi pour devenir un moyen. Elle aide à retrouver les plus lentes des réalités structurales, à organiser une mise en perspective selon la ligne de fuite de la plus longue durée ».

(7) LEVI Caro, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, de l'italien par Jeanne Modigliani, Paris, 1958, cité par F. BRAUDEL, *La Méditerranée*.

(8) LE LANNOU Maurice, *Pâtres et paysans de la Sardaigne*, Paris, 1941.

(9) MONTAGNE Robert, *Les Berbères et le Maghreb dans le Sud du Maroc*, Paris, 1930.

(10) CUIJIC, Jovan, *La péninsule balkanique*, Paris, 1918. BLANC, André, *La Croatie occidentale*, Paris, 1957.

chinois, rythme de l'Amérique indienne, précolombienne encore bien longtemps après Colomb. Accélération ou pesanteur suivant que l'on descend, ou que l'on remonte le fleuve du Temps. Avec la multiplication du nombre des hommes et des moyens — cinquante années du XX<sup>e</sup> siècle enferment autant de destinées d'hommes que cinq à dix siècles à la hauteur de l'an mil — l'accélération du rythme de l'histoire, assimilée au changement, est une réalité objective. Même en nous cantonnant dans le cadre de la Modernité, on peut distinguer, sans peine, dix, quinze histoires différentes qui ont leur rythme propre. Autant de rythme, autant de « *periodisierung* », autant, et plus de tournants.

N'est-ce pas, au vrai, ce que Fernand Braudel a si parfaitement exprimé dans la fameuse analyse en temps superposés<sup>(11)</sup> souvent imitée depuis<sup>(12)</sup>.

Le dernier point, est celui d'une certaine objectivité du tournant. Construction, *a posteriori*, de l'histoire, susceptible, donc, d'une perpétuelle remise en cause, au gré des problématiques changeantes ? L'historien de la pensée pourra privilégier dix années longues qui séparent la première et la seconde formulations de la relativité aux propylées de ce qui est vraiment le point de départ du monde contemporain. Quelle densité de mutations alors dans l'ordre de l'intelligence scientifique du monde. Et pourtant qui, en dehors de dix ou quinze contemporains essentiels, s'est rendu compte, sur l'heure, de l'événement capital ? Max Planck et Henri Poincaré furent même les seuls, en 1905, qui purent comprendre, *a fortiori*, donc, mesurer la portée historique du plus grand événement du XX<sup>e</sup> siècle. Et ce n'est pas avant 1945, en dépit de l'accélération de l'histoire, que la révolution est vraiment passée de l'ordre des pensées pures, on serait tenté d'écrire à celui de l'histoire tout court.

(11) BRAUDEL F., *La Méditerranée*, 2<sup>e</sup> éd., 1966, t. I, p. 16. « Ce livre se divise en trois parties, chacune étant en soi un essai d'explication d'ensemble. »

La première met en cause une histoire quasi immobile, celle de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure; une histoire lente à couler, à se transformer, faite souvent de retours insistants, de cycles sans cesse recommencés. Je n'ai pas voulu négliger cette histoire-là presque hors du temps au contact des choses inanimées, ni me contenter, à son sujet, de ces traditionnelles introductions géographiques à l'histoire inutilement placées au seuil de tant de livres... Au-dessous de cette histoire immobile se distingue une histoire lentement rythmée :

..... Troisième partie, enfin, celle de l'histoire traditionnelle, si l'on veut, de l'histoire à la dimension non de l'homme mais de l'individu, l'histoire événementielle de Paul Lacombe et de François Simiand; une agitation de surface... Une histoire à oscillations brèves, rapides, nerveuses. Ultra sensible par définition, le moindre pas met en alerte tous ses instruments de mesure... »

(12) Nous-mêmes dans *Séville et l'Atlantique* (1504-1650), t. VIII, p. 12-13.

« Structures, tout ce qui, dans une société, dans une économie, est doué d'une durée suffisante pour que son mouvement échappe à l'observateur ordinaire... Ces structures ne sont pas immobiles. Ni le régime des vents, ni à plus forte raison l'habitat rural en Europe... Au lieu de procéder à une répartition qui serait tributaire d'une logique extérieure au système auquel elle doit s'appliquer, nous avons décidé de soumettre, ici, tous les éléments qu'une analyse attentive nous aura permis d'isoler, au seul trébuchet de la durée, d'une durée relative à celle des autres éléments du système. »

De même dans la *Civilisation de l'Europe classique*, Paris, Arthaud, 1966, p. 23, 26-27. Mais avec un ordre différent, l'événement d'abord... l'immobile, l'histoire lentement et significativement rythmée... Dans la seconde édition, Paris, 1967, t. II, p. 224, de la *Méditerranée*, nous tombons sur cette phrase : « ... André Pignatoli m'écrivait, après la première édition de ce livre, que j'aurais pu renverser l'ordre choisi : commencer par l'événement, puis en dépasser les aspects brillants et souvent fallacieux, atteindre ensuite les structures, puis les permanences. La sablier peut assurément se retourner. Et cette image nous dispensera d'un long discours ».

Impossible, donc, d'écarter le problème de la prise de conscience. La perception du mouvement, quand il se produit, est plus ou moins rapide, plus ou moins accusée, suivant l'ordre des choses affectées. La politique, le social... tout ce qui reste, en surface, fait l'objet d'une prise de conscience plus étendue et plus rapide. Le tournant de 1789-1799 sur le continent n'a échappé à personne. Le philosophe de Königsberg ou le Goethe de la Campagne de France témoignent de l'immédiateté d'une entrée dans le champ de la conscience de l'élite et de la masse. Ce qui est modifié va rarement au profond et à l'essentiel mais les grandes vagues dessinées à la surface des choses n'échappent ni aux sages ni aux intelligents. Voilà pour le terme de la Modernité.

Voyez encore l'optimisme robuste, en France des années 1530. L'hymne toujours cité<sup>(13)</sup> de Gargantua à Pantagruel dans l'édition de 1532. Porte-t-il concluant témoignage ? D'où vient ce robuste optimisme, que l'on croirait superficiellement contemporain d'une quelconque foi au progrès non encore formulée<sup>(14)</sup> ? : avant ces jours heureux, à la hauteur des années 1490-1500 « le temps était encore ténébreux et sentait l'infélicité et calamité des Goths, qui avaient mis à destruction toute bonne littérature, mais, par la bonté divine, la lumière et dignité a esté de mon âge rendue ès lettres. Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées...; les impressions tant élégantes et correctes en usance... ».

Il est difficile de chiffrer l'impact du Pantagruel. On a trop tendance à confondre le tirage des *Espoyentables faictz et prouesses de Pantagruel* » avec les « *Grandes et inestimables Croniques du grand et énorme géant Gargantua* »<sup>(15)</sup>, qui ont servi de prétexte. Un *best seller*, pourtant, au niveau modeste de l'édition du XVI<sup>e</sup> siècle.

Cet hymne à la joie au niveau des dix mille — ordre de grandeur valable — exprime, pourtant, quelque chose de profond. En fait les témoignages éclatent au début du XVI<sup>e</sup> siècle d'un élan unanime. Nous en mesurons mieux, aujourd'hui, grâce à la démographie historique, la dimension essentielle. Après l'effondrement du XIV<sup>e</sup>, l'interminable creux du XV<sup>e</sup>, les naissances l'emportent, à nouveau, largement, sept ou huit ans, au moins sur dix, à peu près partout. Et comme la marge est grande dans un monde qui est à 50% à peine des niveaux de population records des années 1320-1330,<sup>(16)</sup> la remontée rapide du flux des hommes s'effectue, allégrement, sans que jouent longtemps, les fameux défis malthusiens dont l'historiographie anglo-saxonne fait grand et naïf usage.

(13) MOUSNIER Roland, *Le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècles*, p. 12.

(14) Précisons bien qu'il s'agit, nullement ici, de la manifestation d'une quelconque foi au progrès, mais simplement d'une prise de conscience très aiguë de la valeur de l'acquis d'une génération.

(15) C'est de la chronique anonyme que Rabelais nous dit qu'il fut vendu plus d'exemplaires en deux mois « qu'il ne se sera acheté de Bibles en neuf ans » (J. PLATTARD, *François Rabelais*, Paris, Boivin, p. 148) et non pas comme on a tendance à le laisser croire de son œuvre elle-même.

(16) La démonstration la meilleure, celle de LEROY LADURIE Emmanuel, dans les *Paysans du Languedoc*, Paris, SEVPEN, 1966.

Fixons vite sous forme de règle les limites du bon usage dans la problématique du tournant. Tournant et tournant, seulement, dans l'ordre des modifications profondes et significatives, quand sur de vastes espaces, tout un ensemble de secteurs bougent simultanément. Ce qui implique presque nécessairement un minimum assez rapidement de prise de conscience.

## II

Quelle est la place dans ces conditions du tournant des années 1630-1650 ? Une place de choix, mais une place relativement récente.

Le tournant du début du XVII<sup>e</sup> siècle serait-il si nouveau promu en histoire ?

L'ensemble important des modifications capitales qui se situent à la hauteur de ces années n'a jamais été négligé par les historiens de la littérature, de la philosophie et plus récemment des sciences. Il n'avait pas échappé à l'Europe des Lumières. Si l'Europe dans les mots<sup>(17)</sup> est née au *XVII<sup>e</sup> siècle*, c'est au XVIII<sup>e</sup> qu'il appartient de la dire *classique*. Le Voltaire du *Siècle de Louis XIV* paru à Berlin en 1751 et de l'*Essai sur les mœurs* (1756) fait prévaloir l'adjectif. Du même coup, il affirme la profonde solidarité vécue du XVIII<sup>e</sup> siècle avec une Europe à composante française, la juste mesure de la grande révolution essentiellement intellectuelle des années 1620-1650. Cette vérité de l'Europe des Lumières a été perdue au XIX<sup>e</sup> et jusqu'à nos jours.

Trois grands tournants rythment et encadrent la Modernité, le début du XVI<sup>e</sup>, la fin du XVIII<sup>e</sup>, le second quart du XVII<sup>e</sup> siècle. Les deux premiers n'ont jamais fait problème. Loin d'en oublier l'importance, nos exercices d'école en ont plutôt grossi les dimensions. Au point de masquer ce tournant des années 1620-1650 qui nous paraît, à tout prendre, d'une importance au moins égale aux deux autres. Mais l'ordre des choses mises en cause au début du XVII<sup>e</sup> siècle étant l'ordre le plus profond, d'abord, des pensées, les données acquises, les conditions mêmes, mais les conditions seulement, des futures révolutions, il s'impose moins facilement que les mutations de l'ordre de la surface des choses, la mutation essentiellement spatiale du début du XVI<sup>e</sup>, celle qui commence d'affecter massivement les moyens de production à l'extrême fin du XVIII<sup>e</sup>. Dis-moi quelle révolution du passé tu privilégies, dis-moi à quelle tournant du passé ton école, ton histoire, ton milieu, ta période est sensible et je te dirai quelle est-elle. Je me suis efforcé de montrer quelque part<sup>(18)</sup> comment l'historiographie des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, libérale et marxiste, avait progressivement perdu contre l'usage du XVIII<sup>e</sup> siècle la continuité dense du monde issu de la grande révolution des années 1620-1650, à savoir le *continuum* qui s'établit entre l'Eu-

(17) CHAUNU Pierre, *La Civilisation de l'Europe Classique*, p. 19.

(18) *Ibid.* p. 20.

rope classique et sa fille remplie d'une piété naïve, touchante et filiale, l'Europe des Lumières. La Révolution française, d'une part, la révolution industrielle, d'autre part, ont contribué à aliéner et à démanteler tout un long passé. Dans cette perspective, la modernité tout entière est devenue un Ancien Régime, le mot traduit l'aliénation, il aboutit à définir un existant, un présent, un réel, par un futur.

La cause est entendue. Au point de départ d'un temps dominé par la civilisation en continuité des Europes classiques et des Lumières, le tournant des années 30 et 40 du XVII<sup>e</sup> siècle. Ce tournant, nous suivrons, sur trois étages, dans un ordre d'importance croissante : les relations de l'homme et de l'espace; le social et l'économique; les pensées et l'esprit.

\*  
\*\*

Le début du XVII<sup>e</sup> débouche, pour un long siècle, sur une relation nouvelle de l'homme et de l'espace. En un mot : fin de l'explosion géographique et nouvel équilibre géopolitique. On y aura été, à mon sens, insuffisamment attentif, dans la mesure où cette révolution marque plutôt la fin d'une révolution.

Vu depuis l'extrême Occident chrétien, le monde, aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup>, est un monde ouvert, en procès d'explosion planétaire. Derrière la problématique usée des grandes découvertes géographiques, la réalité existe d'une prodigieuse multiplication des communications lointaines, d'un élargissement considérable du cercle des échanges des contacts, des confrontations. Ne pas perdre, bien sûr, le sens des volumes, les raisons de l'essentiel : voyez la plus fondamentale des cellules humaines, nos recherches normandes confirment pleinement celles de Pierre Goubert, elles montrent qu'en Normandie comme, vraisemblablement, dans toute l'Europe occidentale au XVII<sup>e</sup>, le choix du conjoint s'effectue à 80% encore dans l'espace de cinq kilomètres de rayon autour du clocher de la paroisse et des paroisses circumvoisines. Et cela ne change, véritablement, qu'à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'ouverture des côtes d'Afrique, l'Océan Indien, les îles et le continent américain n'affectent, dans ces conditions à tout prendre, directement en Europe, que deux à trois dizaines de milliers d'hommes. Indirectement, pourtant, des millions sont bien en cause. A commencer par ces quelque soixante à soixante-dix millions d'hommes anéantis<sup>(19)</sup>, lors des quatre à cinq premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle en Amérique, le cinquième, à peu de choses près de l'humanité, par un processus microbien et viral dû à une brusque mise en communication, sans transition, d'unités fractionnées. Le désenclavement plané-

(19) CHAUNU Pierre, *L'Amérique et les Amériques*, Paris, 1964, p. 103. Nos démonstrations renforcées par le beau livre récent de SAUER Carl Ortwin, *The early Spanish Main*, Berkeley (Cal.), 1966, gr. in-8°, XII, 304 p.

taire des humanités plus ou moins séparées jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle aura coûté une centaine de millions de vies humaines.

C'est un aspect qu'on a jusqu'ici négligé. La croissance démographique de l'Europe se trouve, donc, au XVI<sup>e</sup> siècle, en grande partie annulée, à l'échelle planétaire par la décroissance d'immenses secteurs extraeuropéens. Du même coup, le poids de l'Europe se trouve renforcé lors de cette mise générale en communication par ce mouvement démographique en ouverture de ciseaux qui n'a jamais, à ma connaissance, été pleinement dégagé.

L'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle, dans une perspective macroéconomique, simplificatrice est, par ses prolongements outre mer, une immense « frontière » ouverte, au sens turnérien. Depuis 1550-1560, en Amérique, d'abord<sup>(20)</sup>, depuis les dernières du XVI<sup>e</sup> et les premières du XVII<sup>e</sup> en Extrême-Orient<sup>(21)</sup>, les unes après les autres, les portes se ferment.

Le réseau des communications s'est étendu à un rythme prodigieusement rapide depuis Henri le Navigateur jusqu'à la fin de la « Conquista » aux alentours de 1540; de 1550 à 1600, il s'est consolidé, il a gagné, encore accessoirement, ici et là. On est passé d'un univers en expansion à un monde beaucoup plus grand, certes, que celui du XIV<sup>e</sup> siècle, mais clos, à nouveau, jusqu'à l'entrée en scène, timide, aux XVIII<sup>e</sup>, massive au XIX<sup>e</sup> siècle de l'intérieur des continents — Amérique, Afrique, Asie — dans le jeu d'une économie-monde en formation. Le passage d'un monde ouvert à un monde clos se fait progressivement du milieu du XVI<sup>e</sup> au début du XVII<sup>e</sup>. Nous avons montré, sur l'exemple américain<sup>(22)</sup>, que le mouvement s'opérait en deux temps. Fin de l'ouverture facile en 1550, fermeture commandée, en profondeur par la presque totale destruction du réseau de peuplement amérindien. La démonstration américaine pourrait être conduite, pour l'Afrique et pour l'Asie avec quelques décalages chronologiques. Le XVII<sup>e</sup> siècle n'invente plus l'espace : il lui manque cette constante plus value d'espaces, donc d'hommes, que le XVI<sup>e</sup> siècle ajoutait, régulièrement, au cercle sans cesse élargi de sa dilatation planétaire.

\*  
\*\*

A l'intérieur d'un monde à nouveau plus fermement cerné, en son centre, entendez cette vieille chrétienté latine qui est une Méditerranée dilatée vers le Nord, le tournant des années 1630, c'est celui du déplacement vers le Nord-Ouest du Centre de gravité, du passage de la prépondérance espagnole à la prépondérance française.

(20) CHAUNU Pierre, *Séville et l'Atlantique*, t. VIII, p. 143-149.

(21) CHAUNU Pierre, *Manille et Macao face à la conjoncture des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, dans *Annales E.S.C.*, 1962, n° 3, p. 555-580.

(22) CHAUNU Pierre, *L'Amérique et les Amériques*.

(23) CHAUNU Pierre, *Civilisation de l'Europe classique*, p. 31.

Le centre de gravité de l'Europe se déplace insensiblement suivant un axe Sud-Nord, légèrement incliné vers l'Ouest. Le centre intellectuel et artistique de la Chrétienté du XIII<sup>e</sup> se situait entre Loire et Rhin. La Peste noire, ce singulier est un pluriel, a modifié cet équilibre. Au XVI<sup>e</sup>, l'Europe qui compte est méditerranéenne: l'Espagne et l'Italie. Tout autre la dynamique profonde de l'âge classique. Une fois de plus la démographie commande. Voyez Beloch<sup>(24)</sup>, voyez Dominguez Ortiz<sup>(25)</sup>. La déroute de la Méditerranée se prépare fin XVI<sup>e</sup>, début XVII<sup>e</sup>. Elle se joue lors de la grande peste castillane de 1599-1603, lors de la grande peste italienne de 1630, elle s'achève lors de la dilapidation de l'Espagne du Sud, au cours de l'épidémie de 1649-1653. L'histoire politique, toutefois, a le goût du drame et l'art des raccourcis. Entre mai et décembre 1640, elle claironne aux quatre coins de l'Europe puis du monde, à la vitesse des caravelles avisos, l'effondrement du grand empire; la fin de la prépondérance espagnole, entendez la fin, quand même, du primat incontesté de la Méditerranée<sup>(26)</sup>. 1640-, date courte, marque, donc, le point de départ, pour la France, d'un demi-siècle de prépondérance exclusive et facile. A quoi concourent le mouvement profond, celui qui fait basculer l'Europe de la Méditerranée sur l'Atlantique et ses mers nordières, et l'Occident. L'effacement structurel de la Méditerranée<sup>(27)</sup> et l'effacement accidentel de l'Allemagne et de l'Angleterre assurent pour cinquante ans la prépondérance au centre, ou si l'on veut, la prépondérance de la moitié Nord de l'Europe dense des 40 km<sup>2</sup>.

\*  
\* \*

Poser le problème en ces termes, c'est constater, une fois de plus, le primat du démographique. Le nouvel équilibre du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est, d'abord, à l'intérieur d'un monde immense<sup>(28)</sup>, de nouveaux équilibres et des équilibres durables de population. A l'intérieur de l'Europe, le poids accru de la France par suite du reflux sélectif de l'Italie, de l'Espagne, de l'effondrement total de l'Allemagne et de la Russie. Le renforcement relatif de l'Europe au centre du monde en communication, par suite de l'effondrement sélectif de l'Amérique indienne et de la Chine.

(24) BELOCH K. Julius, *Bevölkerungs geschichte-Italiens*, Berlin, 1937-1961, 3 vol. in-8.

(25) ORTIZ Antonio Dominguez, *La sociedad española en el siglo XVIII*, Madrid, C.S.I.C., 1963, gr in 8.

(26) Ce qui est clair à l'horloge du chercheur politique est moins rapide et moins brutal en profondeur. Fernand Braudel a donc raison d'écrire (*Méditerranée*, 2<sup>e</sup> éd., 1967, t. II, p. 517) :

« Quel que soit le contenu que l'on donne à ce mot imprécis de décadence, la Méditerranée n'a pas été la proie facile et résignée d'un vaste processus de régression, irréversible et, surtout, précoce. Je disais en 1949, que le déclin ne me semblait pas visible avant 1620. Je dirais volontiers, aujourd'hui, sans en être tout à fait sûr, pas avant 1650. En tous cas, les trois plus beaux livres parus sur le destin des terres méditerranéennes au cours de ces dix dernières années, celui de René Bachrel à propos de la Provence, celui d'Emmanuel Leroy Ladurie à propos du Languedoc, celui de Pierre Vilar à propos de la Catalogne ne me contrediront pas. Il me semble que si l'on voulait reconstruire le nouveau panorama d'ensemble de la Méditerranée après la grande rupture qui marque la fin de la primauté, il faudrait choisir une date tardive 1650 ou même 1680 ». Décalages normaux d'une histoire globale, donc à claviers successifs.

(27) CHAUNU Pierre, *L'Europe classique*, p. 31-32.

(28) L'unité de mesure sur les axes maritimes de ses communications sont des distances-temps.

Europe d'abord. Aucune hésitation possible. Guerre, peste, tour-  
nant climatique, changement de climat conjoncturel... on sait ce qu'il  
advint dans l'Empire, dont la population s'effondre de 20 à 7 millions,  
en gros, de 1620 à 1650<sup>(29)</sup>. Même ligne catastrophique sensiblement,  
selon toute vraisemblance, pour la Russie du Temps des Troubles<sup>(30)</sup>.  
Le décrochement de la population italienne est moins profond. Karl  
Julius Beloch<sup>(31)</sup> évalue le tassement de l'Italie du Nord de 5.412.000 à  
4.254.000 de 1600 à 1650, celui de l'Italie péninsulaire de 6.235.000 à  
5.578.000 et les îles à contre-courant vont de 1.625.000 à 1.701.000. Les  
pertes, toutefois, avoisinent 2 millions, à la hauteur de ces catastroph-  
iques années 30. Pour l'Espagne, le tassement est plus lent, mais il est  
d'amplitude presque comparable aux catastrophes allemande et rus-  
se. Selon la ligne moyenne adoptée par Antonio Dominguez Ortiz<sup>(32)</sup>,  
la population de la Castille passe de 6,5 à 5 de 1596 à 1650, celle de  
l'ensemble de l'Espagne de 9,5 à 6,6 environ. Presque partout, à la  
hauteur des années 30, les graphiques européens, autant qu'on puisse  
les proposer avec une marge de certitude, accusent un décrochement.  
La France et l'Angleterre, toutes proportions gardées, sur un paysage  
sévère, appartiennent au secteur le plus abrité. Le ralentissement est  
plus tardif. Pour la France, le creux de la Fronde assez rapidement  
comblé, la rupture est postérieure à 1680<sup>(34)</sup>. Pour l'Angleterre, un  
malaise, certain, également, entre 1680 et 1729, comme en porte té-  
moignage la baisse de fécondité observée par J.-H. Hollingsworth<sup>(35)</sup>,  
dans les familles ducales britanniques des générations 1680-1729. Mais  
à la différence du cas genevois étudié par L. Henry et des ducs et  
pairs de France, les mauvaises habitudes prises à la fin du XVII<sup>e</sup> n'ont  
pas été conservées au XVIII<sup>e</sup>.

Le reste du monde, ensuite. Le coup de frein du début du XVII<sup>e</sup>  
siècle ne se borne pas à l'Europe. Il atteint deux grandes masses hu-  
maines, au moins, ce qui reste de l'Amérique indienne, la Chine. Les  
travaux de l'Ecole de Berkeley<sup>(36)</sup> ont parfaitement éclairé le premier  
cas. Je n'y reviens pas. Nous savons, désormais, un peu mieux qu'hier  
qu'aucun mouvement général de reprise ne se dessine avant l'extrême  
fin, au mieux du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est la destruction du réseau d'occupa-  
tion humaine du sol qui condamne l'Amérique espagnole à une stagna-  
tion séculaire lourde de conséquences sur la conjoncture mondiale.

(29) REINHARD M. et ARMENGAUD A., *Histoire de la population*, Paris, Montchrestien, 1990, p. 139 et surtout le fondamental. FRANZ G., *Der Dreissig-jährige Krieg und das Deutsche Volk - Untersuchungen zur Bevölkerungs- und Agrar geschichte*, Iena, 1940. (*Arbeiten zur Landes und Volksforschung*, n. 6).

(30) PASCAL Pierre, *Avvakum*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Mouton, ch. I, 1963.

(31) BELOCH Kar Julius, *op. cit.*, t. III, p. 351-352.

(32) *Op cit.*, p. 11.

(33) CHAUNU Pierre, *Europe classique*, p. 181.

(34) Voir, surtout, les démonstrations concluantes de LEROY LADURIE E., *Paysans du Languedoc*, *op. cit.*

(35) La conférence démographique européenne de Strasbourg, 30 août-6 sept. 1966., dans *Population*, 1967, n° 1, p. 13.

(36) CHAUNU Pierre, *L'Amérique et les Amériques*, p. 103.

Mais voyons la Chine<sup>(37)</sup>. Ping-Ti-Ho,<sup>(38)</sup> la meilleure autorité en matière de démographie historique chinoise suppose sur la base solide d'une critique serrée de la série à peu près continue des Livres Jaunes — la plus longue série fiscale continue susceptible d'une utilisation en démographie historique qui existe au monde, — que la population chinoise était passée de 65 à 150 millions (chiffre fort le plus vraisemblable) 130-135 millions (évaluation faible moins vraisemblable) du creux de la fin du XV<sup>e</sup> au point haut des années 1600. Comme en Europe occidentale — troublant parallélisme — le niveau de 1600 retrouve, tout au plus le chiffre fort (150 millions) vraisemblable du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.

La crise de la population chinoise commande et précède la crise politique de l'invasion mandchoue. L'invasion mandchoue, les rébellions paysannes acharnées du Sseu-tch'ouan, notamment, accélèrent l'effondrement catastrophique de la population en Chine, en tous points comparable, mais sur une bien plus grande échelle, à l'affaissement de la population allemande, pendant la guerre de Trente Ans.

Rappelons les grandes lignes d'une chronologie bien connue. Le procès d'unification des sept *ayman*<sup>(39)</sup> ou tribus djürtchüt commencé en 1599 avec l'avènement de Nourkhatsi culmine en 1606 avec la fondation du royaume mandchou historique. Le jeune Etat barbare prend conscience de la profonde décadence et de l'épuisement interne de l'Etat des Mings dont l'empereur a manifestement perdu le mandat du Ciel. En 1616, Nourkhatsi se proclame empereur. En 1621-1622, le premier poste frontière chinois tombe entre les mains des Mandchous dans la région de Moukden. En 1622, chute du Leao-yang. Au cours des années 40, le vide chinois va attirer infailliblement la domination du jeune état tribal barbare. Derrière un écran de troupes chinoises, l'empire des Mings sombre dans l'anarchie. Les calamités naturelles viennent au secours des hommes. Les années très sèches et très chaudes de 1636 à 1639<sup>(40)</sup> que l'on connaît par les bons vins en France et en Espagne font basculer la Chine du Nord et la Chine centrale : solidarité climatique profonde de l'hémisphère Nord. La relation a été bien vue, déjà, par Louis Dermigny<sup>(41)</sup>. Ping-ti-Ho insiste plus volontiers sur les

(37) DERMIGNY Louis, *La Chine et l'Occident*, Paris, SEVPEN, 1964, 3 vol. gr. in 8, 1.800 p. T. I, ch. III; PING-TI-HO, *Studies on the population of China, 1368-1953*, dans *Harvard East Asian Studies*, n. 4, 1953, gr. in 8; GROUSSET René, *L'empire des steppes*, Payot, 1939 et 1952, p. 596 sq.

(38) *Studies on the population of China*, p. 264, sq.

(39) GROUSSET René *op. cit.*, p. 595 sq.

(40) LEROY-LADURIE E., *Les paysans du Languedoc*, p. 24.

(41) DERMIGNY Louis, *La Chine et l'Occident*, t. I, p. 128-129.

« ... Il paraît hors de doute que le second quart du siècle et spécialement les années 1640 sont, comme en Europe, affectés par un redoublement de calamités naturelles en particulier dans les provinces intérieures du Chen-si, du Chan-si, du Ho-nan, du Kouei-Tcheou et du Sseu-tch'ouan. Les grands secs et les nuées de sauterelles provoquent des ravages répétés en 1638, 1640 et 1641, notamment dans le Ho-nan où ils aggravent une disette déjà chronique : « A cette époque dit un texte de 1637, sécheresse et famines ne discontinuaient pas depuis nombre d'années, et en outre le mandarin (de l'endroit), un certain Song, pressurait impitoyablement les peuples ... Chertés, famines, en Chine, alors, comme au Japon.

convulsions internes<sup>(42)</sup>. Plus de la moitié de la population chinoise est anéantie. La population de la Chine se trouve ramenée vers 1650-1660 à soixante, soixante-cinq millions d'âmes à peu de choses près le niveau de la fin catastrophique du XIV<sup>e</sup> siècle. Maîtres de la Chine du Nord et centrale en 1644-1645, les Mandchous étendent leur domination sur la Chine du Sud au cours de la décennie 50. Pour la Chine (20 à 25% du volume global de l'humanité au début du XVII<sup>e</sup>), comme pour l'Europe et plus clairement que pour l'Amérique, les décennies 40 et 50 marquent bien un tournant capital.

Au niveau des années 40 du XVII<sup>e</sup>, un bilan s'impose. Un monde immense, aux contours pour un temps stabilisés, où la croissance de l'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle a été plus que totalement épongée par les évolutions des continents américains et chinois, par les ruptures catastrophiques des décennies 30 et 40. Somme toute, le prix élevé d'une entrée trop rapide en communications, d'une multiplication brutale des niveaux de rencontre et d'échanges.

### III

Secteur moteur et, quand même, relativement abrité, l'Europe. Le tournant des années 1630-40 est, au premier chef, une affaire européenne. C'est là, au vrai, que l'on est mieux armé pour en mesurer toute l'ampleur<sup>(43)</sup>.

Le tournant des années 1630-1650, c'est, d'abord, la fin de la croissance facile et le commencement de l'ère des fécondes difficultés : le passage suivant une terminologie usée à force d'avoir servi d'une phase A à une phase B, au sein d'une période où, en raison de la relative rigidité des structures technologiques, une croissance soutenue ne peut-être obtenue que par l'addition régulière d'hommes et d'espace. D'où le rôle que nous nous sommes efforcé de dégager dans notre *Séville et l'Atlantique* de l'invention spatiale en lieu et place de l'invention technique comme moteur de la conjoncture séculaire. *Economique* d'abord.

Il est inutile de nous étendre sur des faits qui sont, aujourd'hui, parfaitement établis.

(42) *Pint-ti-Ho*, op. cit., p. 265.

« ... the second quarter of the seventeenth century witnessed the outbreak of great peasant rebellions. It was reported that the population of the densely settled Red Basin of Szechwan was nearly exterminated and that relatively few countries in Szechwan escaped from the scourge of Chang Hsien-chung and the conquering Mandchus. Chang and other bandits leaders also exacted a heavy toll in human lives in Shanai, Shensi, Honan, Hupel, northern Hunan, The Hwai River and parts of Shantung and Hopen. It is impossible to estimate even approximately the number of people who perished directly in the two decades of peasant wars and indirectly from famine, pestilence and economic dislocation. But one thing is clear : In terms of life destruction these wars must be compared with the Thirty Years War in Europe and the Taiping wars in nineteenth century China.

(43) C'est là qu'il faut se placer dans la mesure où l'Europe joue plus incontestablement au XVII<sup>e</sup> encore qu'au XVI<sup>e</sup> et, *a fortiori*, avant le rôle de secteur dominant et entraînant dans la mesure, où c'est en Europe que l'effort d'élaboration de l'histoire quantitative a été poussé le plus loin.

1630-1650, les unes après les autres, les activités les plus spectaculaires du XVI<sup>e</sup> siècle, celles qui impliquent des mises en communication sur de longs rayons d'action se replient. Il y a, au mieux, ralentissement de croissance : la plupart du temps, plafonnement et contre-flux. Les deux décennies du grand tournant du XVI<sup>e</sup> sont celles de la décélération généralisée.

Pour les prix, le travail a été fait récemment, par Fernand Braudel, et Franck C. Spooner, pour l'Europe et la Méditerranée occidentale. Il suffit donc de s'y reporter<sup>(44)</sup>. Même mouvement dans la moitié turque du bassin de la Méditerranée<sup>(45)</sup>.

Pour les grandes activités, depuis la production de l'argent de l'Amérique<sup>(46)</sup> jusqu'aux différents aspects du grand commerce colonial, en passant par le Sund de Nina Ellinger Bang et Kund Korst, qu'il me soit permis de renvoyer, une fois pour toute, à mon étude de 1962<sup>(47)</sup> qui regroupe l'essentiel des indices d'activités disponibles à cette époque<sup>(48)</sup>.

Economique, d'abord, mais social et technologique, surtout.

Le tournant du XVII<sup>e</sup> siècle plus encore que celui du passage d'une croissance facile à une croissance entravée nous semble devoir se définir, aujourd'hui, comme le grand tournant de la modification des rapports sociaux. Elle est, évidemment, liée au changement de climat conjoncturel. Elle en constitue, en outre, la caractéristique la plus profonde.

En peu de mots, en extrapolant les leçons d'une étude récente, disons que le tournant du XVII<sup>e</sup> siècle c'est le passage d'un paysage social commandé par le tassement des salaires réels et de la rente et l'envolée du profit, à un paysage où les salaires réels très bas cessent de décroître, où le profit reflue mais où la *rente victorieuse triomphe*. Nous nous en doutions, hier, nous en avons mille indices indirects plus qualificatifs que quantitatifs. Emmanuel Leroy Ladurie a fourni d'abondantes preuves chiffrées pour le Languedoc<sup>(49)</sup>. Aucun scrupule, donc, à joindre à ses démonstrations quantitatives pour un espace limité de

(44) En attendant la publication du chapitre *Prix* du tome IV de la *Cambridge Economic History*, cf. la construction graphique établie à partir de cinquante courbes méditerranéennes et européennes du prix du blé (*Méditerranée*, 2<sup>e</sup> éd. 1967, t. I, p. 469).

(45) *Ibid.* p. 470, graphique de prix turcs d'après BARKAN Omer Lufti.

(46) Un graphique suggestif dans la *Méditerranée*, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> éd., t. I, p. 434.

(47) CHAUNU Pierre, *Le renversement de la tendance majeure des prix et des activités au XVII<sup>e</sup> siècle. Problèmes de fait et de méthode*, dans *Studi in Onore di Amintore Fanfani*, Milan, Giolfre Editore 1962, tome IV, pp. 221-255.

Cf. aussi CHAUNU Pierre, *Le XVII<sup>e</sup> siècle. Problème de conjoncture*, dans *Mélanges Antony Babel*, Genève, 1963, I, pp. 337-355.

(48) Depuis cette date, nos raisonnements se sont trouvés renforcés par l'étude consacrée par DELUMEAU Jean à *L'Aun de Rome*, Paris, SEVPEN, 1962, gr in 8, 352 p.

CHAUNU Pierre, *Annales E.S.C.*, 1964, n° 4, pp. 7661-767, par l'étude de Madame MEILINK ROE-LOSFSZ M. A., *Asian Trade and European Influence in the Indonesian Archipelago between 1500 and about 1640*, La Haye, Martinus Nijhoff, in-8, 1963, IX. 471 p. et nos réflexions *Annales E.S.C.*, n° 2, 1964, pp. 317-322.

Cf. en outre, à propos de MAURO Frederic, *L'expansion européenne*, Paris, P.U.F., 1964, notre note *Le rythme trentenaire de l'expansion européenne* dans *Annales E.S.C.*, 1966, n° 4, pp. 886-893.

(49) LEROY-LADURIE E., *Les paysans du Languedoc*, *op. cit.*, p. 415, sq.

la France du Midi, nos gerbes traditionnelles d'indices qualitatifs, pour d'autres secteurs européens.

Effondrement du profit, envolée de la rente. On n'aurait pas manqué hier, de tirer de cette distorsion les conséquences les plus sévères. Effondrement du profit, envolée de la rente, stagnation économique. Voire ! Porte fermée, certes, aux solutions de facilité. Porte entre-bâillée, sans conteste, aux hardiesses technologiques. La révolution industrielle ne nous apparaît plus désormais comme une explosion que rien ne prépare, mais comme le résultat de la constitution, au terme d'un processus plusieurs fois séculaire d'une masse critique de révolution qui va finir par tout emporter dans une explosion de croissance.

On croyait, hier, encore, à un stérile XVII<sup>e</sup> siècle entre les féconds XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Nous savons désormais, que même dans l'ordre technique ce point de vue simplificateur est totalement faux. Voyez l'Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>(50)</sup>. « ... c'est après 1640 plutôt qu'avant cette date » écrit François Crouzet<sup>(51)</sup> « que des disparités significatives sont intervenues dans l'évolution économique des deux pays ». Mais le XVII<sup>e</sup> siècle français est-il si noir, le vilain qu'on veut bien nous le peindre ? Je ne le pense pas. Les historiens des techniques non plus. Voyez le verre, voyez le jantage des voitures, voyez les canaux, voyez le fer, le papier<sup>(52)</sup>. Tout au long de ce sombre, de ce difficile XVII<sup>e</sup> siècle, l'accumulation d'une infinité de micro-améliorations, de micro-améliorations qui, faute d'un espace économique homogène — l'homogénéisation de l'espace économique, c'est l'Angleterre des canaux vers 1740 et la France du pavé du Roi vers 1770 — qui, faute de capitaux, ne diffusent pas, diffusent mal, ou diffusent très lentement, des micro-améliorations qui restent souvent cantonnées aux secteurs nobles. Je pense à l'industrie des instruments scientifiques, du microscope à la lunette, en passant par les tâtonnements du télescope, parfaitement étudiée par Maurice Daumas<sup>(53)</sup>. Tout cela est né au XVII<sup>e</sup> siècle, dans ce sombre XVII<sup>e</sup> siècle qui a tant inventé, mais dont les hardiesses, négligeant l'écorce des choses, vont au fond des choses et plus encore des pensées où les gens distraits et les sots ne risquent pas de les y aller chercher.

Dans ce paysage trop rapidement brossé, un aspect essentiel, lié en France à l'Etat vendeur d'offices, vendeur donc de loisirs et de sécurité, lié, dans toute l'Europe, à l'envoi de la rente, la promotion en rentiers, rentiers du sol ou rentiers de l'Etat, ces entrepreneurs en vacance d'entreprise, du XVI<sup>e</sup> siècle conquérant des choses et négligeant des pensées.

(50) Une démonstration convaincante en est fournie par GROUZET François dans un excellent article récent *Angleterre et France au XVIII<sup>e</sup> siècle. Essai d'analyse comparée de deux croissances économiques*, dans *Annales E.S.C.*, 1966, n° 2, pp. 254-291.

(51) Article cité, *Ibid.*, p. 256.

(52) CHAUNU Pierre, *La Civilisation de l'Europe classique*.

(53) *Les Instruments scientifiques aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, P.U.F., 1963, gr. in-8°, 417 p., 63 planches.

#### IV

Le grand, je serais tenté d'écrire le seul tournant du XVII<sup>e</sup> siècle, celui qui sépare d'un abîme un après qui est notre présent et notre avenir d'un passé deux fois millénaire, c'est la révolution des pensées, la mathématisation du monde, la naissance, donc, de la pensée scientifique, la vraie, l'incontestable sans raté et tout en avenir, le tournant aussi de la pensée philosophique à partir du point de non retour du « Cogito ergo sum », entendez l'option en faveur d'un idéalisme fondamental contre le réalisme latent de la philosophie grecque prolongé à travers le thomisme renoué du XVI<sup>e</sup> siècle par l'Ecole de Salamanque et dans l'ordre de la pensée religieuse chrétienne, la rupture nécessaire avec la scolastique et les exigences nouvelles du théocentrisme que Bérulle (1630) acclimata dans l'Europe catholique comme jadis Calvin dans l'Europe protestante. Entre la mathématisation du monde, la nouvelle cosmologie de l'univers infini, de la nature écrite en langage mathématique du *Saggiatore* (1628) et du *Discours* (1637) et la théologie du XVII<sup>e</sup> siècle, entendez la vraie théologie, celle du Dieu caché qui ne se signifie plus facilement dans le monde mais uniquement, à la conscience des prédestinés auxquels il est donné par l'Esprit de déchiffrer les signes de l'Esprit dans l'Ecriture Sainte Parole de Dieu, dans l'Eglise et par l'Eglise et dans un univers qui chante toujours mais pour ceux-là seuls auxquels il est donné de le discerner la gloire infinie du Dieu qui l'a créé par sa Parole, le trait d'union a été bien vu par Pascal, savant et chrétien, j'allais dire savant, parce que croyant, comme tous les grands constructeurs de l'univers de Descartes à Newton. « Le silence éternel des espaces infinis » dit la totale impossibilité depuis Galilée et Descartes d'échapper au dilemme posé et tranché unilatéralement par Spinoza: ou bien le Dieu caché qui se révèle, dans le silence de la conscience, comme totalement transcendant et totalement inaccessible en dehors de l'acte qu'il fait en Se Révélant, totalement inaccessible donc, en dehors de l'Incarnation et le Dieu immanent du « Deus sive Natura » de l'Ethique, non plus le Dieu caché, cette fois, mais le Dieu glacé et inutile, le « Dieu bête, oserai-je écrire, garant inerte de l'ordre mathématique de l'univers, la Nature naturante « Natura Naturans » de Spinoza, qui est restée dans le gosier de l'Europe des Lumières, sans jamais réussir à passer. Voyez Voltaire et ses accommodement sans portée.

Révolution intellectuelle, révolution spirituelle, mutation de l'esthétique et promotion d'une nouvelle couche sociale à des loisirs qui débouchent sur la mathématisation du monde, ou moment où l'algèbre de Viète associée à la géométrie traditionnelle donne naissance à la mécanique et l'analyse, ces instruments qui permettent de donner à l'intuition de Galilée et de Descartes, un commencement de réalisation que le succès pousse de hardiesse en hardiesse, toujours plus en avant.

Tous ces éléments que des histoires fractionnées ont traités comme s'ils étaient intelligibles l'un sans l'autre, nous nous sommes

efforcés de les lier dans un essai d'explication globale<sup>(54)</sup> en précisant, notamment, plus avant, les rapports<sup>(55)</sup> qui existent entre la révolution religieuse qui, dans une large part, précède, commande ou du moins facilite la révolution intellectuelle. Il n'est pas question de reprendre dans le cadre de cet exposé une démonstration, en partie, déjà faite, et qui nécessiterait pour être poussée plus avant la matière d'un gros livre, mais simplement de rappeler l'étroite parenté des chronologies.

1600 a vu mourir Giordano Bruno pour avoir tenté d'affirmer en dehors de toute raison scientifique et sans être rompu aux finesses du langage philosophique, en langue vulgaire, l'infinitude — l'infinitude et non l'indéfinitude — de l'univers. En 1601, Tycho Brahé s'éteint, suivi dans la mort, de William Gilbert et de François Viète<sup>(56)</sup>. C'est bien la fin d'un monde.

De 1605 à 1620, la masse critique de transformation de toutes les pensées se prépare. Kepler, en 1609, a formulé dans l'*Astronomia Nova* la première loi mathématique de l'univers, tandis que, de 1610 à 1612 Fabricius, Galilée et Scheiner commencent leurs observations sur les taches solaires dont Descartes, dans les *Meteoros* tirera l'idée que la terre est un morceau détaché du soleil, achevant, donc, de ruiner la représentation aristotélicienne de la dualité de l'univers, rejetant du même coup les bornes de l'origine du monde aussi loin dans le temps que ses limites dans l'espace.

Venons enfin, à l'essentiel : en 1628, Galilée affirma dans le *Saggiatore* : la nature s'écrit en langage mathématique; Harvey la circulation du sang dans son *De motu cordis et sanguinis*. En 1632, point de départ d'une physique pratique et mathématique, Galilée, encore, et la première formulation de la chute des corps. 1636-1638, Fermat établit la théorie des nombres, Descartes publie le *Discours* (1637) et les *Dioptriques*, Galilée la loi du pendule (1638). Puis, coup sur coup, les *Méditations métaphysiques* (Descartes 1641), les *Principia Philosophiae* (1646), Toricelli (1644) commence ses expériences sur les baromètres, en 1647-1648, enfin, la grande expérience de Clermont, Pascal-Perier.

La science moderne est née entre 1628 et 1650. A quel rythme va-t-elle grandir ? Se rappeler que le 22 novembre 1675, Olaus Römer mesure la vitesse de la lumière, tandis que Picard calcule à peu près au même moment d'une manière correcte la distance de la terre au soleil. C'est en 1675, encore, que Newton et Leibniz découvrent à peu près simultanément le calcul infinitésimal. En 1682, que Newton formule la loi de la gravitation universelle.

\*  
\* \*

(54) CHAUNU Pierre, *La Civilisation de l'Europe classique*, p. 395-528.

(55) CHAUNU Pierre, *Le XVII<sup>e</sup> siècle religieux* dans *Annales E.S.C.*, 1967, n° 2, 23 p.

(56) Nés l'un et l'autre en 1540, morts en 1603.

La cause est entendue, l'*otium* de ces fils de marchands, ces gens précis, promus, grâce à la rente et à l'Etat, aux méditations mathématiques sur l'univers, ces robins, ces officiers, ces Viète, ces Descartes, ces Pascal et ces Fermat, mus par une nécessité religieuse d'ordre, au seuil catastrophique du tragique XVII<sup>e</sup> siècle, a été le plus fécond de tous les investissements jamais consentis, au cours de l'histoire. Le tournant des années 1630-1650, c'est d'abord, ce tournant-là, le tournant d'où est né, sur l'essentiel, le monde moderne.

Voilà pourquoi des trois grandes dates tournantes que l'on peut, selon le critère que nous avons proposé, retenir au long des trois siècles de la Modernité, 1500-1530, 1770-1800, 1630-1650, la plus importante nous semble être celle-là qui marque au seuil du XVII<sup>e</sup> siècle, dans une atmosphère de tension tragique, de difficultés vaincues, de défi relevé, le véritable point de non-retour d'une grande aventure humaine donc d'une aventure de l'esprit.

Pierre CHAUNU.  
Université de Caen.